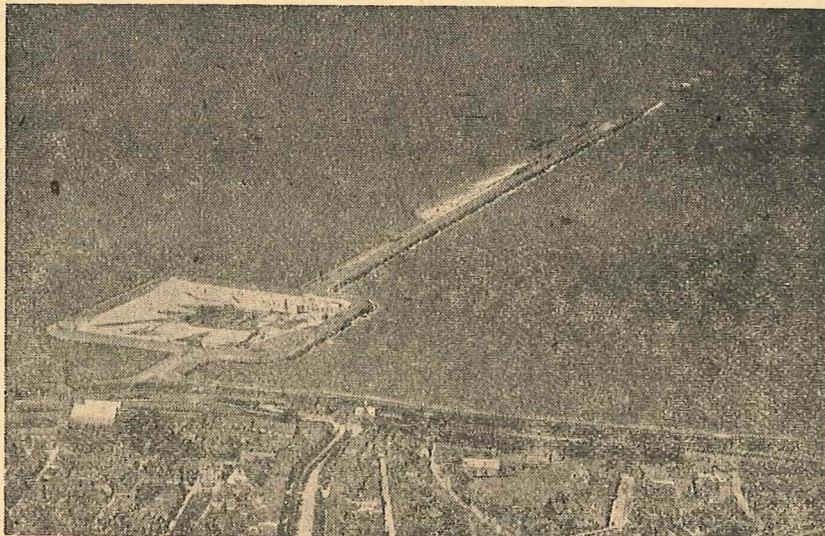


VIE PÉDAGOGIQUE



Cliché de la BT n° 33 (en réédition) : « Le Zuyderzée »

LES QUESTIONS D'ENFANTS

Nous en avons déjà parlé ; nous avons déjà dit, maintes fois, combien elles nous sont indispensables pour établir un plan de travail précis et utile dans nos commissions et particulièrement dans celles de géographie, de sciences et d'histoire.

Elles ont une double utilité ces questions d'enfants. Tout d'abord elles nous renseignent directement et de façon précise sur la nature des appétits enfantins et nous évitent ainsi d'errer dans des terrains où les enfants ne se trouveront jamais. Les sujets prioritaires apparaissent naturellement.

Puis elles nous renseignent sur la façon de voir des enfants. La forme des questions posées élimine certaines structures de réponse ; elle nous dicte souvent la phrase la plus claire, la plus compréhensible pour l'enfant.

Il nous faut donc ces questions. Mais pour que notre travail ait quelque valeur, il faut que nous en ayons un nombre considérable. Lors du dernier appel, quatre écoles seulement ont répondu, ce qui nous a valu quelques centaines de questions. Mais que peut-on faire avec cela ? Ce sont des milliers, qu'il nous faut.

« Mais, direz-vous, comment pourrais-je envoyer des questions puisque mes élèves n'en posent pas ? » Vous êtes à la fois bien heureux car vous êtes quitte d'être souvent em-

barrassé pour répondre, vous ne passez peut-être jamais aux yeux de vos enfants pour « celui qui ne sait pas », même pour « celui qui ne sait pas grand'chose ». Vous êtes à plaindre car vous ne connaissez pas cette source inépuisable de travaux, enquêtes, etc...

Comment obtenir des questions ? Freinet dit dans un dernier numéro de « Coopération Pédagogique » : « N'oublions pas que les camarades ne recueilleront ces questions d'enfants que si les enfants posent des questions, si donc ces questions s'avèrent comme vraiment utiles et si les instituteurs prennent l'habitude de baser leur enseignement sur ces questions. »

C'est peut-être là, la clé du mystère. L'enfant interrogera dans la mesure où ses demandes seront satisfaites. S'il s'aperçoit que ses questions déclenchent un véritable travail, soit personnel soit d'équipe, soit collectif, un travail vraiment intéressant, alors il prendra l'habitude d'interroger. Placez une boîte dans un endroit bien fréquenté, avec une belle étiquette : « Boîte à questions ». Cela vous fait sourire, vous l'avez déjà fait et ça n'a pas rendu. C'est normal. Mais faites-le quand même.

Et puis, après chaque texte libre demandez à vos enfants d'écrire au tableau toutes les questions qu'ils ont à poser sur le centre d'inté-

rêt. Certaines d'entre elles seront absurdes au début. Les enfants écriront tout ce qui leur passera par la tête. C'est normal puisque vous provoquez vous-même la venue de ces questions. Mais agissez comme si toutes avaient une valeur réelle. Répondez à toutes sans moquerie et sans blesser, avec la seule différence suivante : solutionnez oralement et rapidement les questions idiotes (avec grand sérieux) et retenez pour un travail plus profond celles qui sont intéressantes. Si vous et les enfants n'avez pas le temps de les étudier toutes, alors dites à l'élève de placer sa question délaissée dans la boîte. Vous l'étudierez plus tard tous ensemble (ou alors l'instituteur seul).

Cette façon de procéder vous fournira souvent (mais pas toutes les fois) des séries de questions qui ne seront pas toujours spontanées. Mais cela habituera l'enfant à intertoger. Et par la suite il portera dans la boîte des questions d'une valeur bien supérieure car elles sortiront de lui-même spontanément, sans aucune contrainte ; le style en sera tout autre.

Et alors vous pourrez nous fournir des centaines et des centaines de questions dans les mois à venir. (Ne serait-ce que celles qui découlent des centres d'intérêt).

D'ailleurs placez un carnet et un crayon à votre portée et soyez attentif pendant les heures de classe. Je serais bien étonné, si vous ne récoltiez pas au moins 20 questions en un jour. Vos petits ne sont tout de même pas muets. Alors envoyez-nous leur babillage.

BERNARDIN.

La mise à jour d'un texte libre

A la demande de très nombreux lecteurs, nous allons reprendre, pour les diverses disciplines, notre rubrique : « Comment j'enseigne dans ma classe » mais en essayant maintenant à travers les multiples tâtonnements dont nous avons d'ailleurs rendu compte, d'essayer de définir une ligne de conduite et d'action qui ira ensuite se généralisant.

Nous ouvrirons le débat sur l'important travail de notre ami Bourlier, de Curel (Haute-Marne) dont nous avons déjà parlé ici-même.

Dans une première partie que nous publions ci-dessous, Bourlier pose le problème. Il est exact que l'élite des éducateurs, ceux qui ont conservé ou retrouvé le sens artistique qui devrait être le lot de tout éducateur, ceux-là n'ont pas besoin de nos conseils ni de nos fichiers. Nous avons fait le même raisonnement pour l'enseignement des sciences ou de l'histoire. Nous ne travaillons pas pour les eux, mais pour la masse des éducateurs qui, pour diverses raisons, dont ils sont d'ailleurs rarement responsables se trouvent démunis ou en difficulté en face des problèmes qui se posent à eux. Et c'est ensemble, par notre commune expérience que nous nous appliquerons à faire avancer ces problèmes.

Bourlier nous présentera ensuite une solution avec un fichier dont nous donnerons des éléments. Cette solution n'est pas forcément la meilleure ; nous apporterons d'autres solutions. Nous tâcherons ensuite de faire le point pour que les camarades, toujours plus nombreux, qui s'engagent dans la voie que nous avons ouverte, y réussissent mieux que nous et avec un plus grand mérite.

Nous donnerons parallèlement d'autres exemples d'exploitation des textes libres. Et nous commencerons par un excellent article de notre ami Fontvieille qui nous explique comment, dans son école de ville, il est parvenu à permettre l'éclosion de poèmes dont vous apprécierez la valeur. Car nous aurons à considérer longuement aussi l'élément poème que nos camarades croient trop réservé aux seuls éducateurs poètes. Nous avons la prétention de montrer par l'expérience que les poèmes peuvent et doivent naître partout où il y a un humain compréhensif de l'expression libre. Et nous expliquerons pourquoi et comment, sous l'influence des enfants eux-mêmes, les maîtres retrouveront cette veine poétique que la scolastique avait tuée en eux et qui fleurira.

C. F.

©E.L

Le travail que je vous présente comprend deux parties. Je montre tout d'abord, en analysant un exemple, comment je travaille pratiquement pour mettre au net un texte libre. Voici les différents points de cette première partie :

- 1) Insuffisance personnelle pour l'enseignement du français ;
- 2) Insuffisance du fichier de lecture dans la mise au net du texte ;
- 3) Part littéraire du maître dans cette mise au net :
 - 1° recherche de la correction et de la précision ;
 - 2° direction du travail de recherche littéraire de la classe ;
 - 3° part spéciale du maître, nécessité d'un répertoire.
- 4) Autres travaux de français :
 - 1° construction de phrases ;
 - 2° compte rendu de lecture.

Dans la deuxième partie de mon travail, avant de proposer un plan de classification de nos fiches littéraires, je montre dans quelle mesure nos besoins littéraires existent et aussi comment nous pouvons utiliser l'apport littéraire de nos lectures pour la satisfaction de ces besoins.

1. — Insuffisance personnelle pour l'enseignement du français.

Avant d'entreprendre une nouvelle fois un exposé de ma conception des possibilités d'enrichissement du style de l'enfant, je tiens tout d'abord à préciser que je ne suis animé par aucune prétention littéraire. Peut-être certains

se sont-ils d'ailleurs déjà aperçu, à la lecture d'autres articles, de tout ce qu'il manque à ma formation pour me permettre d'avoir une expression à la fois personnelle et choisie ? Je n'en éprouverais aucune surprise sachant bien que mon insuffisance en français a, autrefois, marqué tout au long ma carrière d'élève : j'avais des idées et manquais, croyait-on de mots pour les exprimer. Et pourtant, je lisais beaucoup, j'avais connaissance d'un vocabulaire aussi étendu que celui de certains de mes camarades aux succès littéraires faciles. Mais ma plume répugnait aux envolées lyriques, mes devoirs étaient trop secs, trop courts. Je n'étais qu'un matheux, pas plus...

C'est dire avec combien d'appréhension j'ai toujours entrepris mon enseignement du français. Il paraît que je ne suis pas le seul à avoir souffert de cet état d'infériorité vis-à-vis du travail pédagogique qu'ils nous est demandé de fournir (non seulement en français, mais encore en dessin, musique...); ce n'est pas là une consolation.

Pour ma part, j'ai, d'abord dans l'enseignement traditionnel, essayé d'apporter le plus de sérieux possible à mon travail en pratiquant les centres d'intérêts, en recherchant des exercices préparatoires à la composition française à partir de lectures choisies en rapport avec ces centres d'intérêts, à partir des leçons de grammaire, de récitations... J'avais ainsi la possibilité de choisir moi-même les difficultés que je proposerais à mes élèves, de préparer mon travail avec méthode. Mais l'enfant n'écrivait pas assez. Qu'est-ce donc qu'une rédaction et qu'un compte rendu de rédaction par semaine, surtout quand il est destiné à la fois à la poursuite des incorrections, à l'étude des plans possibles, et à la recherche d'un tour de phrase agréable. C'est insuffisant !

Le résultats n'étaient pas négligeables cependant et auraient pu faire illusion. Chaque enfant avait bien retenu une ou deux phrases types au cours de la semaine et réussissait à les transposer dans mon exercice. De plus, chacun avait aussi, au cours de sa scolarité, adopté quelques clichés et les utilisait de son mieux. A lire un des meilleurs devoirs, on aurait pu être satisfait ; mais, quelle corvée que la correction de ces piles de cahiers dans lesquels on retrouvait sans cesse les mêmes idées exprimées de telle ou telle façon sans que ce soit jamais d'une façon bien personnelle. Quelle tâche monstre ! Pas si ingrate pourtant puisque les enfants arrivaient à dire ce que je voulais leur faire dire et cela, correctement, en général.

Le véritable texte libre m'a enthousiasmé. Et, pendant plusieurs années, alors que je n'avais pu encore de fichier, j'ai vécu heureux de la libre expression de mes élèves. J'apercevais bien, au passage, quelques tournures étudiées pendant les années précédentes, mais ces tour-

nures n'étaient plus l'essentiel du devoir lequel traduisait surtout la vie intérieure de l'enfant, ses joies, ses peines, ses découvertes, ses besoins...

Je ne pourrais pas dire si mes élèves étaient en progrès au point de vue style. Les deux résultats ne se comparent pas. Seulement, mes élèves écrivaient beaucoup plus et ils écrivaient beaucoup plus facilement. De plus, l'entraînement et l'exemple aidant, ils osaient davantage aller au fond des choses, « au-delà des choses » comme dit Elise. N'est-ce pas le plus important ?

Mais quel travail pour le maître ! Les toilettes de texte m'étaient beaucoup plus pénibles à diriger que les comptes rendus de rédaction. Dans la part du maître que j'avais à fournir, la difficulté ne venait pas de ma méconnaissance de l'enfant et de ses pensées personnelles ; mais, respectueux de son originalité et trop limité dans le choix des expressions à proposer, nous revenions toujours aux mêmes tournures, et je sentais, comme jamais mon insuffisance littéraire. Car on ne peut employer toujours le même style pour traduire la même idée, sans que cette répétition de la forme devienne rapidement pénible aux yeux avertis. Récrivez-vous poètes, vous qui, intuitivement, sans effort visible, créez toujours des expressions neuves et jolies. Je ne vous attaque pas, je constate seulement que vous avez beaucoup de chance. C'est tout !

2. — Insuffisance du fichier de lectures dans la mise au net du texte.

J'ai donc cherché, en partant toujours du texte libre et en ne recréant pas les exercices traditionnels que j'employais autrefois, à trouver une technique d'enrichissement du style. Et, conscient de mon insuffisance personnelle, j'ai eu recours de plus en plus comme le conseillait Freinet « aux modèles des grands écrivains qui ont manié la langue avec virtuosité et sensibilité ».

J'ai alors fait un gros effort pour constituer un fichier de beaux textes littéraires grâce à la nombreuse documentation que je possédais.

Ce fichier m'a beaucoup donné de satisfaction et je ne regrette pas le temps qu'il m'a fallu lui consacrer ; mais, c'est plutôt dans le domaine affectif et dans le domaine documentaire que dans le domaine littéraire à proprement parler que j'ai apprécié sa grande utilité.

En effet, regardons ce qu'apportent à nos enfants les fiches de lecture de notre F. S. C., toutes extraites d'œuvres de grands écrivains, de grands penseurs qui ont su s'exprimer d'une façon telle qu'elle nous apparaisse digne d'être retenue : la connaissance d'un vocabulaire plus riche, la connaissance aussi d'autres vies et d'autres milieux (dans le temps, dans l'espace) ; la connaissance surtout d'autres expériences personnelles, d'autres réactions devant des faits.

semblables à ceux qui les frappent. Et tout cela leur sera profitable, c'est entendu. Il est possible aussi qu'une ou deux phrases particulièrement remarquables soient retenues par certains d'entre eux. J'insisterait tout à l'heure ; voyons tout d'abord un exemple.

Aujourd'hui, Ginette raconte comment elle a reconnu, en plein jour, une chouette perchée sur un arbre. Le véritable intérêt est de savoir s'il s'agit vraiment d'une chouette, oiseau toujours considéré comme rapace nocturne et non diurne. Après enquête, Ginette avait raison.

Elle avait, d'ailleurs, bien remarqué le plumage et surtout les yeux de la chouette. Voici le paragraphe du portrait :

« Alors, je regarde bien et je vois deux yeux qui brillent sur une branche, au soleil. « Maman, je la vois cette bête : son plumage est crème avec des taches noires. »

Dans ce cas, au cours de la toilette du texte, comment le F. S. C. nous sera-t-il utile ? Il est évident que les yeux de l'oiseau ont frappé la vue de l'enfant. Cependant, Ginette a-t-elle bien réussi à nous faire partager son impression ? Et qu'allons-nous faire pour l'aider dans cette tâche ? Voilà le problème posé.

Qu'avons-nous au F. S. C. ? Quatre fiches sur la chouette, dont un texte de J.-H. Fabre ; une fiche sur la chevêche, une sur l'effraie, une sur la hulotte, deux sur le hibou moyen-duc, une chouette et hibou et une sur les superstitions relatives à ces oiseaux. Toutes ces fiches sont éditées par le C. E. L. Voilà une bonne documentation. J'ajoute posséder également des images en couleur représentant ces oiseaux : « La vie des animaux » de Bertin ; le petit atlas Boubée sur les rapaces, et j'ai aussi la chance d'avoir presque tous les ans une petite chouette chevêche vivante tombée du clocher voisin de l'école. Donc, au point de vue exploitation de l'intérêt du jour, nous sommes prêts et le fichier nous est bien utile.

Mais revenons à notre texte. Avons-nous trouvé aide dans nos fiches pour camper le portrait de notre chouette vue par Ginette, et si nous y avons rouvé quelque chose, ne serait-ce pas copier que de l'utiliser sur le même sujet ? D'ailleurs, chacun des auteurs a peint l'oiseau à sa façon, d'après ce qu'il a observé, et nous voulons, nous aussi, laisser au texte de Ginette, son caractère personnel. Nous ne voulons donc pas nous inspirer des textes du fichier pour notre mise au net.

Retirerons-nous cependant un bénéfice littéraire de l'emploi des fiches du F. S. C. C'est indéniable :

1. Voilà un exemple de portrait rapide que nous retiendrons : « J'ai vu la chouette au bec crochu, aux plumes marron et grises, à l'œil méchant. »

(D'après Michel ECOCHARD, 10 ans, fiche 7223).

2. La chouette-hulotte, fiche 7222, donnera aussi l'idée à quelque enfant d'interroger un oiseau mort, de le faire revivre.

3. Et dans la fiche 7225 de J. H. Fabre, nous relevons également un bel exemple de peinture de rapidité : « Qu'un mulot vienne à ronger un grain de froment, l'oiseau nocturne fond sur lui ; la proie est saisie avant même de s'être doutée de la présence ennemie. »

Ce n'est tout de même pas cela qui nous aide à établir la mise au net du texte de Ginette. A suivre.) BOURLIER, à Curel (Hte-Marne).

NOTRE FICHER SCOLAIRE COOPÉRATIF

Nos divers articles de L'Éducateur sur cette question, ce que nous en avons dit dans « Coopération Pédagogique », nous ont valu de nombreuses lettres et articles que nous nous excusons de ne pouvoir publier, mais qui n'en ont pas moins rempli leur rôle : ils nous ont permis de mieux voir le problème, afin d'essayer de lui trouver une solution.

Nous allons essayer de résumer ici le point actuel de la discussion, afin de susciter les dernières réactions qui nous permettront d'apporter au congrès des propositions définitives. Une décision est, en effet, absolument indispensable. Après une très forte livraison. Mais nous craignons que la réédition de Marseille, notre stock de fiches va être pratiquement épuisé. Si nous voulons, comme le souhaitent la presque totalité des camarades, continuer cette édition qui est une pièce essentielle de nos techniques, il nous faudra réimprimer. Sous quelle forme imprimer, quelles fiches retenir. Comment prêcher et décider les camarades ? Voilà les problèmes majeurs à solutionner.

Les 2.000 camarades qui sont abonnés à nos fiches mensuelles cartonnées, en sont très satisfaits, notamment après la dernière livraison. Mais nous craignons que la réédition que nous ferons du fichier, même soigneusement expurgé et réduit, ne rencontre pas davantage d'acheteurs, surtout lorsque nous aurons appliqué les prix normaux bien supérieurs aux prix de liquidation. Et nous devons dire que nous hésitons beaucoup à entreprendre la réédition de 600 à 800 fiches qui, tirées seulement à 2.000 exemplaires — ce qui est un minimum, — n'en feront pas moins quelque 1.400.000 fiches carton pesant 6 tonnes.

C'est, comme on le voit, une entreprise importante, dont les précédents ne sont pas encourageants, et qui peut, à bon droit, nous faire hésiter.

Il ne fait pas de doute que le prix élevé des fiches, au moins 6 fr. l'une — est pratiquement prohibitif pour notre clientèle et que nous nous trouvons, de ce fait, dans une impasse dont nous avons mesuré en vain toutes les issues.

J'ai personnellement fait le point, depuis